

LE PORTRAIT

ECRIRE A LA MANIERE DE...

Corpus

Texte A Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, 1927.

Le Temps Retrouvé est le dernier tome d'À la recherche du temps perdu, vaste fresque dans laquelle l'auteur transpose l'expérience de sa vie. Retiré du monde depuis plusieurs années, le narrateur se rend à une soirée mondaine lors de laquelle il croise d'anciennes connaissances « métamorphosées » par la vieillesse.]

Le vieux duc de Guermantes ne sortait plus, car il passait ses journées et ses soirées avec elle¹. Mais aujourd'hui, il vint un instant pour la voir, malgré l'ennui de rencontrer sa femme. Je ne l'avais pas aperçu et je ne l'eusse sans doute pas reconnu, si on ne me l'avait clairement désigné. Il n'était plus qu'une ruine, mais superbe, et moins encore qu'une ruine, cette belle chose romantique que peut être un rocher dans la tempête. Fouettée de toutes parts par les vagues de souffrance, de colère de souffrir, d'avancée montante de la mort qui la circonvenaient², sa figure, effritée comme un bloc, gardait le style, la cambrure que j'avais toujours admirés ; elle était rongée comme une de ces belles têtes antiques³ trop abîmées mais dont nous sommes trop heureux d'orner un cabinet de travail. Elle paraissait seulement appartenir à une époque plus ancienne qu'autrefois, non seulement à cause de ce qu'elle avait pris de rude et de rompu dans sa matière jadis plus brillante, mais parce qu'à l'expression de finesse et d'enjouement avait succédé une involontaire, une inconsciente expression, bâtie par la maladie, de lutte contre la mort, de résistance, de difficulté à vivre. Les artères ayant perdu toute souplesse avaient donné au visage jadis épanoui une dureté sculpturale. Et sans que le duc s'en doutât, il découvrait des aspects de nuque, de joue, de front, où l'être, comme obligé de se raccrocher avec acharnement à chaque minute, semblait bousculé dans une tragique rafale, pendant que les mèches blanches de sa magnifique chevelure moins épaisse venaient souffleter de leur écume le promontoire envahi du visage. Et comme ces reflets étranges, uniques, que seule l'approche de la tempête où tout va sombrer donne aux roches qui avaient été jusque-là d'une autre couleur, je compris que le gris plombé des joues raides et usées, le gris presque blanc et moutonnant des mèches soulevées, la faible lumière encore départie aux yeux qui voyaient à peine, étaient des teintes non pas irréelles, trop réelles au contraire, mais fantastiques, et empruntées à la palette, à l'éclairage, inimitable dans ses noirceurs effrayantes et prophétiques, de la vieillesse, de la proximité de la mort.

1. Il s'agit d'Odette, sa maîtresse. 2. circonvenir : agir sur quelqu'un avec ruse, pour parvenir à ses fins. 3. têtes antiques : sculptures de la tête.

Texte B - Jules Barbey d'Aurevilly, «Le plus bel amour de Don Juan», *Les Diaboliques*, 1874.

[Dans la deuxième partie de sa nouvelle, le narrateur fait à la marquise Guy de Ruy le récit du souper que douze anciennes maîtresses du comte de Ravila de Ravilès ont décidé de lui offrir ensemble. Dans le passage suivant, il présente le comte].

Le comte de Ravila de Ravilès [...] était bien l'incarnation de tous les séducteurs dont il est parlé dans les romans et dans l'histoire, et la marquise Guy de Ruy, - une vieille mécontente, aux yeux bleus, froids et affilés¹, mais moins froids que son cœur et moins affilés que son esprit, - convenait elle-même que, dans ce temps, où la question des femmes perd chaque jour de son importance, s'il y avait quelqu'un qui pût rappeler Don Juan, à coup sûr ce devait être lui ! Malheureusement, c'était Don Juan au cinquième acte. [...] Ravila avait eu cette beauté particulière à la race Juan, - à cette mystérieuse race qui ne procède pas de père en fils, comme les autres, mais qui apparaît çà et là, à de certaines distances, dans les familles de l'humanité.

C'était la vraie beauté, - la beauté insolente, joyeuse, impériale, juanesque enfin; le mot dit tout et dispense de la description; et - avait-il fait un pacte avec le diable ? - il l'avait toujours...

Seulement, Dieu retrouvait son compte; les griffes de tigre de la vie commençaient à lui rayer ce front divin, couronné des roses de tant de lèvres, et sur ses larges tempes impies apparaissaient les premiers cheveux blancs qui annoncent l'invasion prochaine des Barbares et la fin de l'Empire... Il les portait, du reste, avec l'impassibilité de l'orgueil surexcité par la puissance; mais les femmes qui l'avaient aimé les regardaient parfois avec mélancolie. Qui sait ? elles regardaient peut-être l'heure qu'il était pour elles à ce front ? Hélas, pour elles comme pour lui, c'était l'heure du terrible souper avec le froid Commandeur de marbre blanc, après lequel il n'y a plus que l'enfer, - l'enfer de la vieillesse, en attendant l'autre !

1. Synonyme d' "aiguisés".

TEXTE C - Honoré de Balzac, *Le Chef-d'œuvre inconnu*, 1832.

[L'action de ce roman se déroule en 1612. Fraîchement débarqué à Paris, un jeune peintre ambitieux, Nicolas Poussin, se rend au domicile de Maître Porbus, un célèbre peintre de cour, dans l'espoir de devenir son élève. Arrivé sur le palier, il fait une étrange rencontre.]

Un vieillard vint à monter l'escalier. À la bizarrerie de son costume, à la magnificence de son rabat de dentelle, à la prépondérante sécurité de la démarche, le jeune homme devina dans ce personnage² ou le protecteur ou l'ami du peintre ; il se recula sur le palier pour lui faire place, et l'examina curieusement, espérant trouver en lui la bonne nature d'un artiste ou le caractère serviable des gens qui aiment les arts ; mais il aperçut quelque chose de diabolique dans cette figure, et surtout ce je ne sais quoi qui affriande³ les artistes. Imaginez un front chauve, bombé, proéminent, retombant en saillie sur un petit nez écrasé, retroussé du bout comme celui de Rabelais ou de Socrate ; une bouche rieuse et ridée, un menton court, fièrement relevé, garni d'une barbe grise taillée en pointe, des yeux vert de mer ternis en apparence par l'âge, mais qui par le contraste du blanc nacré dans lequel flottait la prunelle devaient parfois jeter des regards magnétiques au fort de la colère ou de l'enthousiasme. Le visage était d'ailleurs singulièrement flétri par les fatigues de l'âge, et plus encore par ces pensées qui creusent également l'âme et le corps. Les yeux n'avaient plus de cils, et à peine voyait-on quelques traces de sourcils au-dessus de leurs arcades saillantes. Mettez cette tête sur un corps fluet et débile⁴, entourez-la d'une dentelle étincelante de blancheur et travaillée comme une truelle à poisson⁵, jetez sur le pourpoint⁶ noir du vieillard une lourde chaîne d'or, et vous aurez une image imparfaite de ce personnage auquel le jour faible de l'escalier prêtait encore une couleur fantastique. Vous eussiez dit d'une toile de Rembrandt⁷ marchant silencieusement et sans cadre dans la noire atmosphère que s'est appropriée ce grand peintre.

1. rabat : grand col rabattu porté autrefois par les hommes. 2. Ce vieillard s'appelle Frenhofer. 3. affriande : attire par sa délicatesse. 4. débile : qui manque de force physique, faible. 5. truelle à poisson : spatule coupante servant à découper et à servir le poisson. 6. pourpoint : partie du vêtement qui couvrait le torse jusqu'au-dessous de la ceinture. 7. Rembrandt : peintre néerlandais du XVIIe siècle. Ses toiles exploitent fréquemment la technique du clair-obscur, c'est-à-dire les effets de contraste produits par les lumières et les ombres des objets ou des personnes représentés.



SUJET D'INVENTION 1: Le narrateur du *Temps retrouvé* croise une femme qu'il a aimée dans sa jeunesse et pour laquelle il conserve une vive affection. Il perçoit, sous ses traits vieillissants, les traces de sa beauté d'autrefois. En vous inspirant de l'extrait proposé, vous imaginerez la description qu'il pourrait en faire.

Conseils de méthode.

On vous demande de vous inspirer, pas d'imiter. Proust est par ailleurs l'un des auteurs les plus complexes, ne serait-ce que par son phrasé syntaxique.

Mais vous pouvez noter le principe de ce portrait : chercher l'être de la personne à travers la destruction du corps, et montrer comment la vieillesse et la mort sont comme une palette particulière qu'il essaie de restituer.



EXEMPLE REDIGE

Elle avait été une ces blondes mince et droite comme un cierge qui rappelait les séraphins des icônes russes. Les cheveux étaient à présent tout blancs, fins comme de la neige. Elle avait le teint ivoirin qu'ont certains en vieillissant, cette douceur un peu immatérielle malgré les rides, le teint de ces mandarins chinois des porcelaines un peu démodées, qui se tiennent tout d'une ligne doucement inclinée, comme une longue virgule, ou un roseau qui aurait trouvé une direction sans vraiment le réaliser.

Mais elle, elle se tenait encore très droite au contraire. Le front surtout était resté magnifique, et on pouvait voir deux lumières qui se combattaient : la lumière de cette intelligence étincelante qu'il lui avait toujours connue, et l'autre lumière, celle qui venait de plus loin, qui plissait ce front clair. Le temps là précisément, n'osait pas, n'attaquait pas, ou moins, ou plus lentement. Il faisait entorse à sa lente usure, il se contorsionnait et attendait. Le moment où, ayant tout entamé, il pourrait alors en finir.

Il se souvenait encore de prunelles bleues, sous les sourcils nets. Le regard était vif encore sous des paupières affaissées, paresseuses, ces paupières que le vent rend un peu asiates, et qu'il plisse et orientalise. Cela lui conférait un petit air de tendresse qu'elle n'avait jamais eu autrefois. Les cernes trahissaient, l'affaissement du bas du visage était implacable, tout cela sentait une érosion lente, inéluctable, mais aussi la lutte de chaque jour, les soins, les bains, les crèmes, les huiles, les onguents, les baumes, les parfums, les mains pétrissantes, toutes ces petites forces multipliées contre une seule, mais dure celle-là, mais silencieuse, lente et prophétique, qui nourrissait les rides autant que toutes ces crèmes et ces fards.

C'est la bouche qui disait le renoncement prochain : une bouche de vieille dame, non, une bouche de vieille femme. Avec les deux traits verticaux de chaque côté, que rien ne peut plus effacer, pas même le sourire, pas même la bonté – et elle en avait beaucoup manqué autrefois, trop belle sans doute. La bonté réclame un peu de temps... La vieillesse s'était logée là, de chaque côté de la bouche, comme dans une anfractuosité, et elle y était restée, tapie, rongéant sourdement, depuis cet endroit, et affaissant tout le reste. Mais elle avait gardé cet air irréprochable, cette politesse un peu froide, à peine dédaigneuse, qui blessait mieux et infiniment plus que la franche arrogance. On sentait comme un regret de cette politesse ; comme si elle n'avait pu s'en débarrasser et qu'elle s'en accommodait, faute de mieux. Comme elle s'accoutumait de cette chair qui vieillissait sans s'incliner encore.

Il prit la main qu'elle lui tendit et la garda dans les siennes plus longtemps que la politesse ne l'exigeait. Elle était tiède, et le petit animal vicieux qui se logeait dans leurs chairs à tous les deux, pour la disqualifier, la blesser, pour l'amoindrir, disparut brutalement. Le temps était d'un coup un petit animal confiant qui s'installait dans deux mains tièdes, qui retrouvaient d'un coup de vieilles habitudes, de vieilles manies, d'anciens échanges oubliés.



SUJET D'INVENTION 2: Le personnage du *Chef-d'œuvre inconnu* croise une femme dans l'escalier. Avec les mêmes procédés que ceux de Balzac vous décrierez cette femme comme si elle sortait d'un tableau d'un peintre de votre choix.

Commencer

Rubens :

C'était une de ces blondes grasses et blanches comme un Rubens, avec cette chair amollie et frémissante sous le vêtement comme il aimait à les peindre.



Georges de la Tour :

une femme vint à descendre l'escalier. Il y avait dans cette figure pâle cet air de sainteté, cette noblesse toute pétrie d'humilité qu'on ne trouve que dans les figures de Georges de la Tour. Elle portait pourtant une robe rouge, mais simple, sans apprêt, et d'un rouge surmené, comme las, un rouge qui n'avait rien d'éclatant mais qui semblait au contraire s'excuser...



Rembrandt :

Le clair-obscur de l'escalier faisait ressortir tout l'éclat de ce visage de Madeleine, d'une piété qui aurait surgi toute enveloppée de la toile elle-même, marchant silencieusement et sans cadre dans l'atmosphère nimbée de profondeur qui est la spécificité de ce peintre.



portrait de la femme
du peintre, Saskia



la lutte avec l'ange